

## AVANT-PROPOS

L'Extrait d'une Lettre de Batavia (plus tard connu comme *Relation de l'Île de Bornéo*), publié dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de janvier 1686, et l'*Histoire des oracles*, publiée sans nom d'auteur en octobre de la même année, sont les textes les plus audacieux que Fontenelle ait osé publier. En pleine crise religieuse, alors que la persécution contre les protestants a atteint un degré de violence inouï, la *Relation* met en scène, sur un mode burlesque, la façon dont les systèmes religieux finissent par entrer en conflit mortel. Cela, en laissant percevoir que, dans ce qui semble seulement un conflit de représentations symboliques, se trouve essentiellement concernée la détermination des instances suprêmes d'autorité. L'*Histoire des oracles*, loin de n'être qu'une adaptation du traité latin *De Oraculis Ethnicorum* du médecin hollandais Van Dale, développe une critique implacable de la faiblesse de raisonnement de la multitude. Elle dénonce surtout la capacité de l'imagination humaine à entrer dans ce que les religions veulent lui faire croire ainsi que la prétention de la tradition, imposée par les autorités religieuses et politiques coalisées, à rendre compte de l'histoire universelle. Fontenelle, alors, n'a pas trente ans, ce qui explique peut-être cette imprudente audace à laquelle il substituera, dans les années qui suivent, la maîtrise parfaite d'un art d'écrire par insinuation ou, lorsqu'un texte ne devait atteindre qu'un public choisi et restreint, le recours à une diffusion très contrôlée de manuscrits anonymes.

En mars de cette même année 1686, ont également paru les *Entretiens sur la pluralité des mondes* qui vaudront à leur auteur son plus grand succès auprès du public et, plus tard, son élection à l'Académie royale des sciences. Les contemporains de Fontenelle y virent essentiellement un modèle parfait de vulgarisation de la vision copernicienne du monde et des *Principes* de Descartes à l'adresse des mondains et des femmes. Il n'est pas nécessaire de rappeler les lectures modernes qui en ont précisé la profondeur et la véritable portée pour lire les *Entretiens* comme l'une

des pièces du combat que mène Fontenelle, en cette année 1686, contre le surnaturel et sa prétention à façonner et dominer la pensée, contre un faux merveilleux admiré à proportion de l'obscurité qui l'enveloppe<sup>1</sup>. Dans ce contexte, il n'est, sans doute, pas indifférent que Fontenelle ait choisi Madame de La Mésangère pour modèle de sa marquise et, pour théâtre de leurs entretiens, le parc du château de La Mésangère, comme l'a rapporté l'abbé Trublet :

C'est à Rouen que M. de Fontenelle a fait ses principaux ouvrages, et peut-être jusqu'à l'*Histoire des oracles* inclusivement. Il y a certainement fait la *Pluralité des mondes*. Madame de La Mésangère qui y demeurait alors était sa *Marquise*, c'est-à-dire qu'il avait peint la marquise des *Mondes* d'après cette dame, quoiqu'il n'eût pas eu avec elle ni avec aucune autre, les *entretiens* qui composent l'ouvrage, et qui sont une pure fiction. M. de Fontenelle m'a conté que lorsqu'il lui en fit la lecture, la femme de chambre de Madame de La Mésangère, qui était présente, reconnu sa maîtresse dès les premières pages, et même le parc de La Mésangère, et se mit à sourire.<sup>2</sup>

Au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes, le nom de La Mésangère a certainement, pour Fontenelle, une portée hautement symbolique. Fille de Mme de La Sablière, et protestante comme elle, Mme de La Mésangère est aussi veuve, depuis 1682, de Guillaume Scot de La Mésangère, Conseiller au Parlement de Rouen, dont la charge sera vendue à un catholique, sur ordre du roi. Cette même année 1682, le prêche protestant qu'abritait le château de La Mésangère avait été interdit par Arrêt du Conseil d'État. Mme de La Mésangère abjure en 1685. Un monde éclairé, modèle d'intelligence et de civilité, était en train de disparaître. Car toute l'élite rouennaise, catholique et protestante, fréquentait le bel Hôtel de la rue du Gros-Horloge, ainsi que le Château et son parc, aménagé dans l'esprit de Le Nôtre. La Fontaine y avait séjourné, et y avait écrit « Les Grenouilles qui demandent un Roi ». Mais si le parc du château de La Mésangère peut être tenu, d'une certaine façon, pour un lieu de mémoire, il s'efface au cours des *Entretiens*, laissant la nuit l'absorber et devenir le « lieu par excellence » où, contre le poids de la tradition et la menace du pouvoir, la pensée, délivrée de toute inquiétude métaphysique,

---

<sup>1</sup> Sur la profondeur des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, voir : Jean Dagen, « Réflexions sur les mondes de Fontenelle », *Littératures Classiques*, n° 22, 1994, *La notion de « monde » au XVII<sup>e</sup> siècle*, p. 127-144, et l'introduction de Claire Cazanave à l'ouvrage dans les *Œuvres complètes* de Fontenelle, tome 1, Paris, H. Champion, 2013.

<sup>2</sup> Trublet, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1761, p. 127-128.

peut se donner liberté d'élaborer une nouvelle vision du monde. Comme l'a suggéré Christophe Martin, «la nuit, des *Entretiens*, c'est peut-être avant tout une éclipse momentanée du politique autorisant une souveraineté, voire une toute-puissance de la pensée, laquelle ne peut édifier son royaume qu'à l'écart de celui qu'illumine de toutes parts le soleil royal.<sup>3</sup>»

Dans la tranquillité de la nuit, la marquise et le philosophe s'abandonnent à la rêverie et à un certain désordre des pensées, facilités par le spectacle du ciel étoilé et du lever de la lune, jusqu'à ce que le philosophe suggère que les étoiles pourraient être autant de soleils éclairant des mondes. La marquise veut en savoir plus qu'elle n'en voit, et découvrir cet au-delà du visuel qui se cache derrière les apparences. La leçon d'astronomie est lancée, sous la forme d'un excitant jeu d'hypothèses auquel la jeune femme, étonnée qu'il y ait, par exemple, «si peu de mystère aux éclipses», se livre avec enthousiasme. Sans qu'elle en ait le moindre soupçon, le jeu, cependant, est savamment contrôlé par le philosophe qui n'entend pas combler, chez la marquise, le besoin de croire, ni flatter la satisfaction qu'il y a toujours à se laisser persuader. Si la leçon prend l'allure d'un échange plein de vivacité, de digressions et de relances, c'est qu'il s'agit de faire entrer la marquise (et le lecteur) dans la fabrique des représentations du monde que nous construisons afin de comprendre, toujours mieux, les phénomènes que nous observons. Les mystères du *Theatrum mundi* se dissipent, dans les *Entretiens*, sur le même modèle que se dissipent les mystères du théâtre des oracles : il faut en développer «toute l'histoire», ce qui ne consiste pas à se remplir la tête de toutes les représentations du monde qui se sont succédées, mais à s'interroger sur les raisons de leur constructions et de leur succession. Ce qui importe, c'est de savoir abandonner une représentation fautive au bénéfice d'une autre, qui réponde mieux aux exigences de la raison, car il ne saurait y avoir de pensée ferme, cohérente et légitime que celle qui est capable de mettre son pouvoir à l'épreuve de la critique et de l'expérience. Or accepter le doute et l'incertitude, la remise en question des normes et des valeurs qu'il tient pour vraies et nécessaires, est une situation violente pour l'esprit, comme le montre la réaction de la marquise au conseil du philosophe de «ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit

---

<sup>3</sup> Ch. Martin, «Éclipse du soleil, lumières de la raison. Figures de la nuit dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle», dans *Penser la nuit (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Actes du colloque international du C.E.R.H.A.C., 22-24 juin 2000 (éd. D. Bertrand), Paris, Champion, 2003, p. 100.

et [d']en réserver l'autre moitié libre où le contraire puisse être admis.<sup>4</sup>) Ceci explique que la mise à l'index des *Entretiens*, en 1687, aura bien moins pour cause l'hypothèse téméraire des mondes habités que l'affirmation que tout, dans l'univers, se déroule selon des lois constantes (à l'exclusion de toute intervention divine), et cette conviction de Fontenelle que nos représentations du monde peuvent être soumises à révision et à correction en fonction de la connaissance que nous avons de ces lois.

La *Relation de l'Île de Bornéo* et l'*Histoire des oracles* manifestent la même conviction concernant la religion. En proclamant, avec une égale audace, que penser en Moderne c'est «parier pour l'homme contre les dieux»<sup>5</sup>, les trois textes publiés par Fontenelle en 1686 apportent une contribution décisive à la lutte antireligieuse. Cette lutte, Fontenelle entend la mener avec la prudence qui amène à «ne prendre parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé et qu'on a des ménagements avec ses ennemis même.<sup>6</sup>» Voltaire ne se privera pas de le reprocher à Fontenelle, mais rapportée à cette allusion sombrement ironique de 1686, on conviendra que cette prudence n'est que souci légitime de préserver la liberté nécessaire à toute pensée hardie. Si Fontenelle choisit de se placer sous le couvert de l'institution académique pour penser et agir en son siècle – il pose sa première candidature à l'Académie française en 1687 –, il y interviendra en faveur de la raison moderne avec une redoutable efficacité lorsqu'il sera parvenu à en occuper le centre. On observera, par ailleurs, que dans la stratégie qui sera la sienne comme académicien, Fontenelle n'a jamais négligé l'appui des salons, dirigés par des femmes, où la «philosophie», dispensée de répondre aux objections, a tout loisir d'accoutumer, de façon insensible, à penser autrement. N'est-ce pas ce que le philosophe anticipait lorsque, dans le sixième soir que leur succès avait fait ajouter aux *Entretiens sur la pluralité des mondes*, il évoquait la présence, au sein même de la sociabilité mondaine, d'une petite élite de «raisonneurs» décidée à changer le ton de conversations où il ne s'agissait que de briller, pour y introduire l'exercice de la pensée?

C.P.

<sup>4</sup> *EPM*, Troisième soir, éd. cit., p. 196.

<sup>5</sup> Je reprends là l'expression très forte de M. Roelens dans *Fontenelle. Textes choisis*, Paris, Éditions Sociales, 1966, p. 45.

<sup>6</sup> *EPM*, éd. cit., Second soir, p. 172.